

Théâtre et homosexualité féminine **Un continent invisible**

Lynda Burgoyne

Number 54, 1990

« Théâtre et homosexualité »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26813ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Burgoyne, L. (1990). Théâtre et homosexualité féminine : un continent invisible. *Jeu*, (54), 114–118.

théâtre et homosexualité féminine : un continent invisible

Les femmes c'est d'la merde.
Ça toujours été d'la merde.
D'la merde soumise, tranquille, docile,
gentille, insignifiante et emmerdante.
Pol Pelletier, *la Nef des sorcières*

L'homosexualité féminine dans le théâtre québécois ne jouit certes pas de la même représentativité que l'homosexualité masculine. Il n'est pas question dans ce cas-ci de parler de courant ou de tendance, encore moins de surabondance. Il y a bien quelques pièces de théâtre de femmes où l'homosexualité est abordée mais, le plus souvent, il s'agit d'homosexualité masculine. C'est le cas de *Bernadette et Juliette ou La vie c'est comme la vaisselle...* d'Élizabeth Bourget, d'*Un oiseau vivant dans la gueule* de Jeanne-Mance Delisle et de *l'Île* de Marie-Claire Blais¹. Voilà des constatations qui soulèvent des questions auxquelles il faut tenter de répondre. Je veux amorcer ici la réflexion.

mais de quoi les femmes ont-elles donc le droit de parler?

Pour trouver une thématique explicitement lesbienne, il faut surtout retenir deux noms, ceux de Pol Pelletier et de Jovette Marchessault. Or ces deux femmes ont en commun, au-delà du lesbianisme, un projet éminemment plus vaste, soit la cause des femmes, de toutes les femmes. Alors que l'une se dit elle-même «une déterreuse de l'histoire des femmes²», l'autre est l'une des cofondatrices du Théâtre Expérimental des Femmes. Toutes deux travaillent à célébrer la production des femmes³, à faire reconnaître une culture de femmes. On ne pourrait donc pas parler de l'absence d'un théâtre lesbien sans aborder la question de la place de la femme dans l'hétéroculture, dans l'hétérosociété⁴.

1. Il est à noter que M.-C. Blais, dans ses romans (par exemple dans *les Nuis de l'underground*, *l'Ange de la solitude*) ne semble éprouver aucun scrupule à décrire l'univers lesbien. Pourtant, dans son théâtre (dans *l'Île*, entre autres), il est surtout question d'homosexualité masculine. Ceci ne nous surprendra pas si l'on se souvient que l'écriture romanesque est plus intimiste d'une part et que, d'autre part, les femmes ont été longtemps confinées à l'écriture du journal.

2. Jovette Marchessault, citée par Francine Pelletier. *La Vie en rose*, déc. janv. fév. 1981/1982, p. 46.

3. Dans *La terre est trop courte*, *Violette Leduc*, Jovette Marchessault ne met pas seulement en scène l'homosexualité féminine, mais tout ce qui dérange du personnage de Violette Leduc. *Alice & Gertrude*, *Natalie & Renée et ce cher Ernest* met en scène des couples de lesbiennes célèbres mais, plus encore, il s'agit d'une pièce sur la culture des femmes. Sur l'influence que Gertrude Stein a exercée sur les créateurs de l'époque et sur la gloire qu'elle n'a pas connue comparativement à un Ernest Hemingway. La critique a reproché le côté trop idyllique, la célébration des amours lesbiennes, peut-être faut-il y voir une certaine intolérance.

4. Il faut souligner cependant la présence d'une troupe lesbienne de théâtre amateur (L'Énergyné) qui se produit annuellement depuis 1987. Le public visé étant surtout la communauté lesbienne montréalaise, ces amateurs se produisent en marge des principaux lieux de théâtre. On les a vues se produire entre autres au bar Lilith, de même qu'à la Salle Calixa-Lavallée.

L'Île de Marie-Claire Blais à l'Eskaibel. Quand le théâtre des femmes met en scène l'homosexualité, il s'agit souvent d'homosexualité masculine.
Photo : Daniel Kieffer.



D'une manière générale, on peut dire du théâtre québécois des vingt dernières années que le point d'ancrage des réflexions est passé du nationalisme (la tentative ayant échoué) à divers noyaux d'appartenance sociale, politique, esthétique : marxisme, féminisme, homosexualité. Si l'on tente d'expliquer la thématique du théâtre gai par une conjoncture sociale ayant favorisé une permissivité sexuelle et la valorisation de l'individualisme, on se heurte à un problème : on se rend compte que cette explication est incompatible avec la problématique féminine, féministe, comme avec l'invisibilité des lesbiennes au théâtre.

En effet, il faut reconnaître que les femmes ont une position moins solide que les hommes. Cela est d'autant plus vrai lorsqu'elles écrivent, lorsqu'elles osent «prendre le risque de l'imaginaire⁵». L'oeil culturel, patriarcal par définition, conserve toujours une attitude condescendante vis-à-vis des femmes. Il n'y a qu'à examiner le nombre d'oeuvres recensées par la critique pour en juger. Écrire, pour une femme, et a fortiori s'il s'agit de théâtre, revient toujours à faire un pied de nez aux Inventeurs de l'Univers. Les femmes sont des parias au théâtre dès qu'elles tentent de sortir des stéréotypes de la vierge, de la mère ou de la putain. Il suffit de se souvenir de la censure exercée contre *Les fêtes ont soif* pour mesurer l'impact d'une atteinte aussi fondamentale au système.

Sans vouloir faire ici l'historique du théâtre de femmes au Québec, il m'apparaît important de rappeler les efforts du Théâtre des Cuisines, du T.E.F., et l'importance de la création collective qui a permis aux femmes d'accéder à la parole. Ayant été posées en rivales par le système patriarcal, les femmes en sont encore à chercher la voie d'une solidarité entre elles, à voir si cette solidarité est possible, viable. Les femmes ne sont donc pas prêtes à reprendre le flambeau des libertés individuelles. Pour elles, si la production d'une oeuvre est privée, sa réception est collective, politique. Sans la conscience féministe, sans le travail collectif, le pouvoir créateur des femmes

5. Jovette Marchessault, *La terre est trop courte*, Violette Leduc, Montréal, Éditions de la Pleine Lune, 1982, p. 108.

risquerait d'être mis au service du pouvoir traditionnel. C'est donc pourquoi les femmes n'ont pas atteint l'esprit individualiste qui caractérise le théâtre gai et qui, précisément, se trouve au diapason de notre société.

En 1976, la *Nef des sorcières*, spectacle collectif et scandaleux s'il en est, ne proposait pourtant qu'un déplacement du privé au public. Une voix nouvelle s'élevait : «La voix anonyme du *Je* qui n'en est pas un⁶.» On tenta de la faire taire. La censure élevait un nouveau bûcher. Et pourtant, la même année, *Sainte Carmen de la Main* perpétuait la série inaugurée par *la Duchesse de Langeais* six ans plus tôt. Mais de quoi les femmes ont-elles donc le droit de parler?

En 1973, pour éviter un scandale «on» avait refusé *Arioso*⁷ de Louise Maheux-Forcier :

L'avenir dira si j'avais raison de penser qu'après dix ans, le petit scandale d'*Amadou* n'avait plus aucune raison de se reproduire, de penser que l'amour entre femmes est un sujet vieux comme le monde — et un sujet comme un autre —, que la morale n'a rien à voir avec l'art, qu'érotisme n'est pas synonyme de pornographie, que l'hypocrisie n'a jamais tué l'évidence... que... que...

Arioso, racontant l'histoire de deux femmes qui s'aiment, a été refusé. Avec des éloges. Avec des précautions. Et avec l'offre de travailler sous contrat dans le cas où je consentirais à parler... d'autre chose!... La vulgarité, la violence, l'alcoolisme, la folie, le meurtre, le suicide, tout cela est inoffensif; ce qui est mortel, semble-t-il, c'est l'amour!... s'il n'entre pas dans les normes établies et s'il se présente sous un aspect exceptionnel qui a pourtant traversé des siècles de poésie sans perdre l'éclat que Sapho lui avait donné⁸.

«On» avait refusé *Arioso* parce que, entre autres, comme le dit Violette : «Il n'y a pas d'éditeur à l'usage des femmes⁹.»

toute lesbienne est intolérable

En outre, il faut voir qu'au sein de la marginalité même il y a discrimination. L'homosexualité féminine est beaucoup plus difficile à accepter socialement. Les préjugés sont encore nombreux¹⁰. L'homme peut disposer de son corps sans contrevenir à l'ordre patriarcal : l'homosexualité masculine ne conteste pas le pouvoir des hommes. Et parce que, justement, la femme appartient encore à l'homme : «Toute lesbienne est intolérable parce qu'elle déçoit, offense ou invalide le sens patriarcal.



«En 1976, la *Nef des sorcières*, spectacle collectif et scandaleux s'il en est, ne proposait pourtant qu'un déplacement du privé au public.» Sur la photo : Michèle Magny. Photo : André Le Coz.

6. Nicole Brossard et France Théoret dans la préface de *la Nef des sorcières*, Montréal, Quinze, 1976, p. 13.

7. Louise Maheux-Forcier, *Arioso* (suivi de *Papier d'Arménie*), Montréal, Pierre Tisseyre, 1981. Ce téléthéâtre sera finalement réalisé et diffusé sur les ondes de Radio-Canada en janvier 1982.

8. Louise Maheux-Forcier, *Un arbre chargé d'oiseaux*, Ottawa, Éd. de l'Université d'Ottawa, 1976, p. 15-16.

9. Jovette Marchessault, *La terre est trop courte*, Violette Leduc, op. cit., p. 26.

10. L'image type de la lesbienne aux comportements dits masculins (la *butch*) des années soixante est encore très présente dans l'imagerie hétérosociale.

« [...] dans son théâtre, Jovette Marchessault ne propose pas uniquement une autre façon d'aimer ni un autre modèle, mais bien [...] un nouveau rapport avec l'univers.»
La terre est trop courte,
 Violette Leduc. Photo :
 Anne de Guise.



Elle défie le sens commun. Elle rend folle de bonheur et fou d'horreur¹¹.»

La lesbienne est la marge dans la marge. «Personne le sait, mais chaque fois qu'une femme couche avec une autre femme, c'est une merveilleuse gifle qu'on lance à la tête de notre monde pourri. Un magnifique acte de subversion¹².» Ce faisant, la femme échappe également au pouvoir de l'homme et à son rôle de reproductrice. La virtualité de la possession par l'homme est désamorcée; virtualité qui a pourtant encore un rôle à jouer dans notre société, la preuve : tous les Jean-Guy Tremblay, Chantale Daigle et injonctions que l'on sait.

Marginalisées dans la société, les lesbiennes subissent aussi une forme d'intolérance à l'intérieur des groupes de femmes. Ne craint-on pas encore d'entendre dire que toutes les féministes sont lesbiennes? Aussi s'écrie-t-on en parlant, par exemple, de la Foire du livre féministe (Montréal, 1988) qu'il n'y avait là «qu'une bande de lesbiennes en Birkenstock¹³». Plus sérieusement, on se plaindra de l'«énorme continent lesbien», d'une «culture de la majorité¹⁴». De là à dire qu'elles prennent trop de place, il n'y a qu'un pas.

Pourtant le lesbianisme est aussi une façon de se donner une identité-femme. Ainsi, dans son théâtre, Jovette Marchessault ne propose pas uniquement une autre façon d'aimer ni un nouveau modèle, mais bien une façon différente d'aborder la vie, l'amour, la mort, la littérature; un nouveau rapport avec l'univers. «L'écriture est [...] un narcissisme essentiel, viscéral, une façon de se donner l'ego que les femmes n'ont généralement pas, de dire Jovette¹⁵.»

11. Nicole Brossard, *La Lettre aérienne*, Montréal, Remue-ménage, 1988 (1985), p. 109.

12. Pol Pelletier dans le monologue de Marcelle, la lesbienne, dans *La Nef des sorcières*, Montréal, Quinze, 1976, p. 70.

13. Sandales allemandes. N.d.l.r.

14. Michelle Boujea, «I'm an Indian Woman», *la Parole métèque*, n° 12, hiver 1990, p. 27.

15. Francine Pelletier, *loc. cit.*, *La Vie en rose*, déc. janv. fév. 1981/1982, p. 46.

Le lesbianisme ainsi mis en scène ouvre la voie à un nouveau mythe des origines, pour que les femmes s'identifient aux femmes. Une culture des femmes serait en train de naître, issue d'une dynamique nouvelle, extérieure à la culture patriarcale qu'elle subvertit.

Et résonne cette phrase de Margaret Mead : « Tant que les femmes n'auront pas acquis le droit d'être lesbiennes, elles ne pourront prétendre à aucun autre droit¹⁶. »

lynda burgoyne

16. Entendons-nous bien sur le sens de cette citation qui en a provoqué plus d'un(e). Il ne s'agit nullement de prosélytisme enragé. Il faut simplement y entendre une revendication à disposer de son corps.